

2m11.2989.5

Université de Montréal

**STÉRÉOTYPES ETHNIQUES
CHEZ CINQ COMMUNAUTÉS DE MONTRÉAL
À LA SUITE DU RÉFÉRENDUM QUÉBÉCOIS DE 1995**

Par

Martin Benoit

Département de psychologie

Faculté des Arts et des Sciences

**Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître es sciences (M.Sc.) en psychologie
sous la direction de Jean-Claude Lasry, Ph.D.**

(Juillet 2002)

©Martin Benoit, 2002



BF
22
154
2002
N.040



Page d'identification du jury

**Université de Montréal
Faculté des études supérieures**

Ce mémoire intitulé:

**STÉRÉOTYPES ETHNIQUES
CHEZ CINQ COMMUNAUTÉS DE MONTRÉAL
À LA SUITE DU RÉFÉRENDUM QUÉBÉCOIS DE 1995**

**présenté par:
Martin Benoit**

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

**Président-rapporteur: Michel Pagé
Directeur de recherche: Jean-Claude Lasry
Membre du jury: Judith Comeau**

SOMMAIRE

Cet article étudie l'ampleur des stéréotypes ethniques rencontrés chez cinq groupes ethnoculturels de Montréal (Canadiens français, Canadiens anglais, Italiens, Grecs et Juifs). Il s'intéresse particulièrement à l'état de ces stéréotypes après le référendum sur la souveraineté du Québec tenu en 1995.

Les principales hypothèses de travail sont: 1) que les Canadiens français attribuent davantage de stéréotypes négatifs aux minorités ethniques que ne le font les Canadiens anglais; 2) que les membres des minorités ethniques manifestent plus de stéréotypes négatifs à l'égard des Canadiens français qu'à l'égard des Canadiens anglais.

Un questionnaire comprenant divers outils de mesure a été soumis à des étudiants de trois cégeps de Montréal (N = 215). Les outils en question illustrent le modèle bidimensionnel de l'identité située; ils incluent le différenciateur sémantique, ainsi que les échelles de loyauté ethnique et d'identité situationnelle.

Des analyses de variance simple montrent que les Canadiens français n'attribuent pas significativement plus de stéréotypes négatifs aux trois minorités ethniques que ne le font les Canadiens anglais, ce qui infirme la première hypothèse. D'autres analyses statistiques démontrent que les membres des trois minorités ethniques à l'étude ont

significativement plus de stéréotypes négatifs sur les Canadiens français que sur les Canadiens anglais, ce qui confirme la deuxième hypothèse.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
LISTE DES TABLEAUX	iv
INTRODUCTION	1
CONTEXTE THÉORIQUE	2
HYPOTHÈSES	16
MÉTHODOLOGIE	17
RÉSULTATS	22
DISCUSSION	26
CONCLUSION	34
RÉFÉRENCES	36

LISTE DES TABLEAUX

- TABLEAU 1** **Styles d'acculturation d'étudiants de trois groupes minoritaires selon leur identification au Québec et au Canada**
- TABLEAU 2** **Comparaison des styles d'acculturation à la société canadienne d'étudiants de trois groupes minoritaires selon les modèles de Berry et de Lasry**
- TABLEAU 3** **Stéréotypes attribués aux trois groupes minoritaires par les étudiants des deux groupes majoritaires selon le différenciateur sémantique**
- TABLEAU 4** **Stéréotypes attribués aux deux groupes majoritaires par les étudiants des trois groupes minoritaires selon le différenciateur sémantique**
- TABLEAU 5** **Stéréotypes attribués par les cinq groupes d'étudiants aux cinq groupes ethnoculturels selon le différenciateur sémantique**
- TABLEAU 6** **Sentiment de loyauté des cinq groupes de répondants envers le Canada, le Québec et la communauté d'origine**

TABLEAU 7**Identification situationnelle des cinq groupes
de répondants envers le Canada, le Québec
et la communauté d'origine**

**À mes parents, Monique et Fernand,
à mes sœurs, Caroline et Anne,
à mes amies, Sylvie et Leïla,
pour toute l'affection que vous me témoignez
et pour tout l'amour que vous me permettez de donner**

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier M. Jean-Claude Lasry, mon directeur de mémoire, qui a su faire preuve de patience, de souplesse et de compréhension, mais aussi de rigueur, tout au long de la rédaction de ce travail. Son aide m'a été d'un grand secours. Je veux aussi exprimer ma gratitude à tous les étudiants qui ont rempli mon questionnaire et aux professeurs qui m'ont donné de leur temps de classe pour que je puisse interroger leurs élèves. Un gros merci enfin à Antoine De Vinat, sans qui les analyses statistiques auraient été encore plus pénibles à faire.

INTRODUCTION

Cette recherche se propose de décrire la situation, en 1997 et au Québec, des stéréotypes ethniques visant, d'une part, certains groupes minoritaires d'allégeance anglophone (Grecs, Juifs, Italiens) et, d'autre part, les Québécois de souche canadienne-française. L'un des éléments qui rend l'exercice intéressant est la tenue, en 1995, du référendum sur la souveraineté du Québec, événement socio-politique d'importance majeure. Vu l'absence de données pré-référendaires pertinentes, qui auraient permis de faire une comparaison entre l'état des stéréotypes avant et après le référendum, et donc d'évaluer le rôle que ce dernier pourrait avoir joué dans la production de stéréotypes, la recherche se contentera d'exposer l'état, deux ans après la consultation populaire, des stéréotypes observés à l'endroit des groupes ethniques étudiés.

CONTEXTE THÉORIQUE

Un peu d'histoire

Jusqu'à la Révolution tranquille des années 1960, les Québécois de souche canadienne-française formaient, dans une large mesure, une société repliée sur elle-même et influencée par de puissants dogmes moraux et religieux. Cette réaction d'auto-protection, explicable par la faiblesse tant économique que démographique des Québécois francophones par rapport à leurs vis-à-vis anglophones, a donné lieu à certaines manifestations d'ethnocentrisme qui ont parfois versé dans l'excès. Les déclarations antisémites des années 1930 (notamment celles d'Adrien Arcand) en constituent un exemple patent. Certains groupes d'immigrants, en particulier les Juifs askhénases — qui viennent d'Europe centrale et qui composent environ les deux tiers de la communauté juive de Montréal — et les Italiens, ont pressenti que, dans un tel contexte, leur développement économique et leur épanouissement culturel seraient mieux assurés par une identification à la minorité anglophone du Québec. Soulignons par ailleurs que les Juifs askhénases avaient auparavant tenté de s'intégrer au groupe majoritaire en cherchant à fréquenter les écoles francophones, mais que l'accès leur en avait été bloqué en raison de la différence religieuse. À l'époque en effet, les écoles du Québec fonctionnaient selon un système confessionnel plutôt que linguistique.

À partir des années 1960, dans le contexte de la Révolution tranquille, des changements positifs d'attitude et des tentatives de

rapprochement se sont produits entre Québécois de souche canadienne-française d'une part, et Juifs, Grecs et Italiens d'autre part. Ces changements ont été provoqués entre autres par l'adoption de mesures multiculturalistes progressistes par les gouvernements de Québec et d'Ottawa et, dans le cas des Juifs, par l'arrivée au pays d'un grand nombre de Juifs sépharades francophones, venant pour la plupart du Maroc et composant environ le tiers de la communauté juive de Montréal. Cependant, l'amélioration des rapports interculturels n'a pas réglé tous les problèmes, loin de là, et les stéréotypes ethniques continuent à refléter l'incompréhension mutuelle que se témoignent, jusqu'à un certain point, les diverses communautés culturelles de Montréal.

Le référendum québécois de 1995, avec ses résultats extrêmement serrés, avec les discours auxquels il a donné lieu, avec la mise en évidence de la distance séparant les minorités ethniques de la majorité de souche canadienne-française quant à leurs aspirations identitaires, constitue une bonne occasion de mettre en lumière l'état des stéréotypes ethniques au Québec. En effet, environ 63% des Québécois francophones de souche ont voté OUI à la souveraineté, alors que les membres des minorités ethniques ont voté NON dans une proportion d'au moins 90% (Le Devoir, 1^{er} novembre 1995). Cette polarisation du vote montre qu'il y a un clivage évident entre ces collectivités, ce qui rend intéressante l'analyse de l'état actuel (en 1997) des stéréotypes ethniques au Québec.

Les stéréotypes

Les stéréotypes sont des ensembles de traits attribués à des groupes. Il est intéressant de les étudier pour plusieurs raisons. D'abord, ils mènent souvent à des comportements discriminatoires. Ensuite, ils se transmettent de l'individu aux autres membres de la même communauté par le biais de la socialisation, de l'identification, de la conformité. Ils peuvent aussi se transmettre aux membres de la communauté victime des stéréotypes, les poussant à agir en conformité avec ceux-ci ou à adopter des attitudes opposées à celles qu'on leur attribue. Enfin, les stéréotypes peuvent avoir un effet — souvent délétère — sur l'estime de soi des membres des groupes visés.

Nature et définitions

Au cours des dernières décennies, on a défini le terme «stéréotype» de plusieurs façons. Lippman (1922) l'a défini comme une image du monde souvent formée de perceptions simplifiées qui peuvent résulter en des distorsions plus ou moins graves de la réalité objective. Selon lui, les stéréotypes sont socialement indésirables, largement incorrects, très difficiles à changer et basés sur des raisonnements illogiques. Ils sont source d'incompréhension, de tensions et de conflits. Katz et Braly ont quant à eux défini en 1933 le stéréotype comme étant une impression fixe qui n'est pas réellement conforme aux faits et qui découle d'une vision biaisée de la réalité. Leur célèbre étude sur les stéréotypes ethniques a dégagé comme conclusions que ces derniers sont strictement négatifs et qu'ils font l'objet d'un consensus au sein du groupe qui les attribue.

Maisonneuve (1973) a proposé que le stéréotype est un mécanisme de défense qui consiste, par le biais de la justification, de la rationalisation et de la projection, à attribuer des traits généralement défavorables aux membres d'un groupe et à classer ceux-ci selon des processus de généralisation, de simplification, d'accentuation et d'extension. Selon le même chercheur, les trois caractéristiques principales du stéréotype sont l'uniformité (le stéréotype est attribué par la plupart des membres d'un groupe à la majorité des membres d'un autre groupe), la simplicité et la prégnance (degré d'adhésion de l'individu au stéréotype et degré d'intégration de ce dernier à son système de valeurs). Le stéréotype est en général entretenu par un groupe, au sein duquel il se transmet d'un membre à un autre (consensus)

L'état actuel de la recherche sur les stéréotypes dégage des principes plus mesurés et peut-être, d'une certaine façon, plus objectifs. Les trois principaux, en ce qui concerne le contenu des stéréotypes, sont les suivants: les stéréotypes sont un ensemble de croyances ambivalentes qui reflètent les relations intergroupes; ils favorisent la perception de comportements négatifs et extrêmes; et ils maintiennent les divisions intergroupales (Operario et Fiske, 2001).

Le premier de ces principes stipule que, contrairement à ce que l'on a longtemps proposé, l'antipathie et le rejet basés sur les stéréotypes sont rares. On admet plutôt aujourd'hui que les stéréotypes sont constitués d'un mélange ambivalent de traits positifs et négatifs. Les auteurs continuent cependant à affirmer que la composante négative a plus de

poids que la positive. Cette ambivalence varie suivant le type de relation qui unit les groupes, relation basée sur la différence de statut entre les groupes et sur la nature de l'interdépendance qui les unit. La différence de statut s'exprime par la perception d'un groupe comme compétent ou non, et l'interdépendance, par la perception d'un groupe comme agréable ou non (si un groupe est agréable et si les membres en sont sympathiques, on a l'impression qu'il coopérera avec nous, alors que, dans le cas inverse, on a plutôt l'impression qu'il entrera en compétition avec nous). Ces deux dimensions perceptuelles (compétence-incompétence et caractère agréable-caractère désagréable) sont associées de façon relativement complexes aux perceptions qu'un groupe a d'un autre, mais, d'une façon globale, on peut dire que les gens ont tendance à associer la compétence au caractère désagréable et l'incompétence au caractère agréable. Ainsi, grosso modo, on perçoit les autres comme sympathiques et incompetents, ou comme pas sympathiques et compétents. Il va sans dire que la première catégorie est vue comme non menaçante alors que la seconde suscite davantage de craintes. Par ailleurs, un même groupe peut être perçu de façon différente selon la dimension sociale concernée. Ainsi, les Anglo-Américains perçoivent les Asiatiques comme «incompétents» — et donc non menaçants — sur le plan des relations sociales, mais ils les perçoivent comme compétents et menaçants sur le plan de la compétition dans les milieux de travail (Lin et Fiske, 1999).

Le second principe concerne la perception accrue des comportements négatifs et extrêmes (Taylor et Fiske, 1978). Les gens étant généralement en présence de situations normales et sans effets graves, ils

considéreront avec davantage d'attention les stimuli négatifs et extrêmes. Victimes de la «corrélation illusoire» (Hamilton et Sherman, 1989), ils associent les groupes minoritaires aux comportements négatifs et extrêmes parce que les deux éléments sont rares dans leur univers. Autrement dit, les phénomènes qui ne font pas partie de la routine — laquelle correspond au groupe majoritaire et aux événements neutres ou positifs — sont davantage remarqués et davantage reliés entre eux.

Suivant le troisième principe, tout groupe social favorise sa propre communauté aux dépens des autres. Ce principe est le postulat de base de la théorie de l'identité sociale, élaborée par Tajfel et Turner (1986). De nombreuses études vont dans ce sens (Brewer, 1979; Schopler et Insko, 1992). La plupart des résultats indiquent un favoritisme pour le groupe d'appartenance plutôt qu'un rejet des autres groupes, mais, selon Brewer et Brown (1998), les deux phénomènes sont intercorrélés.

Le «noyau de vérité»

Le débat sur l'existence d'un «noyau de vérité» à propos des stéréotypes se déroule encore. En 1995, Lee, Jussim et leurs collègues ont publié un livre soutenant cette théorie. Selon les auteurs, les stéréotypes sont en partie enracinés dans la réalité. Ils en citent pour preuve le consensus quant aux traits attribués aux groupes sociaux, le fait que les membres des groupes visés acceptent dans une large mesure les stéréotypes dont ils sont victimes, ainsi que les évidences fournies par certains outils méthodologiques (échelles, tests standardisés). Cependant, de nombreux chercheurs ont fait ressortir à l'aide de leurs études des résultats qui vont

dans le sens inverse: Snyder (1992) a découvert que les gens qui ont des stéréotypes à propos d'un groupe particulier peuvent induire chez les membres de ce groupe des comportements qui confirment les stéréotypes; et Steele et Aronson (1995) ont obtenu des résultats qui soutiennent la théorie selon laquelle la simple prise de conscience des stéréotypes dont ils sont l'objet provoque chez les membres des groupes visés une propension à se conformer à ces stéréotypes.

Structure cognitive des stéréotypes

Quatre principaux types de structures cognitives ont été proposés pour expliquer la façon dont les stéréotypes sont soutenus et même renforcés par des mécanismes mentaux. Il s'agit des modèles du prototype, de l'exemple, du réseau associatif et du modèle connectionniste de représentation mentale. Ces structures ont pour principale fonction de catégoriser les individus en les mettant dans des groupes et en leur attribuant les mêmes caractéristiques que celles du groupe dans lequel on les a inclus.

Le modèle du prototype emploie, comme point de référence, le membre le plus typique d'un groupe. Quand on rencontre un individu particulier membre du même groupe, on compare ses caractéristiques avec celles du prototype; s'il y a assez de recouvrements entre les deux, on attribue à l'individu les traits typiques de la catégorie (Fiske et Neuberg, 1990). La stéréotypie par prototype se rencontre surtout dans les cas où il y a peu de contacts directs entre percevants et perçus, par exemple, dans de nombreuses situations impliquant des stéréotypes ethniques. Dans ces

situations en effet, les stéréotypes sont la plupart du temps formés à partir de processus externes comme la socialisation plutôt que par une interaction réelle avec les membres du groupe concerné (Pettigrew, 1997).

Dans le cas du modèle de l'exemple, ce n'est plus au membre le plus typique du groupe que le percevant compare un individu particulier, mais plutôt à un membre du même groupe qu'il connaît par contact direct. Cette approche implique donc une dimension de variabilité, par contraste avec le modèle du prototype, qui elle, se caractérise plutôt par l'homogénéité (Linville, Fischer et Salovey, 1989). S'il y a des recoupements suffisants entre l'individu-cible et celui qui sert d'exemple, le percevant a tendance à attribuer au premier les caractéristiques du second. Ce faisant, il le met dans une catégorie et lui assigne donc les stéréotypes propres à celle-ci (Smith et Zarate, 1990).

Quant au modèle du réseau associatif et au modèle connectionniste de la représentation mentale, ils avancent tous deux que chaque concept est emmagasiné dans le cerveau sous la forme d'une unité distincte et que ces unités sont reliées entre elles. Il s'ensuit une association automatique entre certains concepts. Ces associations peuvent se renforcer ou s'affaiblir selon l'expérience du percevant.

Processus de formation des stéréotypes

Les stéréotypes se forment par l'intermédiaire de mécanismes mentaux qui permettent à l'individu d'appréhender l'univers de façon relativement simple. Le principe-clé de ces mécanismes est la

catégorisation. Allport (1954) a décrit cette dernière comme nécessaire à la compréhension du monde. Selon lui, l'homme ne peut considérer chaque événement de la vie avec un oeil nouveau; il doit se référer à des impressions qu'il a déjà vécues et assimiler le nouveau phénomène à des objets similaires qu'il connaît déjà. Pour ce faire, l'individu choisit certaines caractéristiques de l'objet, les accentue puis les généralise de façon à pouvoir mettre l'objet en question dans une certaine catégorie. De cette généralisation naissent les stéréotypes.

De nombreux modèles ont été proposés quant aux processus de catégorisation qui débouchent sur les stéréotypes. Les deux les plus importants dans l'état actuel de la recherche sur les stéréotypes sont ceux de Brewer (1988) et de Fiske et Neuberg (1990). Ils reposent sur les quatre postulats suivants: les percevants catégorisent les autres de façon automatique; ils tentent d'interpréter l'information au sujet des autres de manière qu'elle concorde avec leur catégorisation initiale, ce qui peut induire la formation de stéréotypes; dans certains cas, à la lumière d'information qui discordé avec la catégorie, ils remettent celle-ci en question; ils peuvent considérer les autres comme des individus plutôt que comme des membres d'une catégorie stéréotypée (Operario et Fiske, 2001).

Le contexte québécois

Comme le soulignent les lignes qui précèdent, il est communément admis que les stéréotypes sont par nature des traits, parfois positifs mais le plus souvent négatifs, attribués par un groupe à un autre. Pour essayer de clarifier la situation, des chercheurs ont, surtout à partir des années 70, effectué des études sur la nature et l'ampleur des stéréotypes rattachés aux groupes ethniques du Québec. Comme dans la plupart des pays aux prises avec des tensions interethniques, ces études ont porté sur les stéréotypes dirigés de la majorité vers une ou plusieurs minorités ethniques (Neudorfer, 1988; Cohn, 1977; Weinfeld, 1980). Ces travaux vont dans le sens de la définition que Maisonneuve (1973) a donnée des stéréotypes: traits attribués par le groupe majoritaire aux membres des groupes minoritaires. Rares sont les recherches abordant la problématique dans les deux sens, c'est-à-dire s'intéressant aussi bien aux stéréotypes attribués au groupe majoritaire par les groupes minoritaires qu'à l'attribution inverse.

L'analyse de cette réciprocité des stéréotypes a intéressé quelques chercheurs (Laperrière et al., 1994; Berry et Kalin, 1995), mais la pauvreté des données en la matière mérite qu'on y consacre davantage d'efforts, d'autant que les travaux publiés ont principalement été axés sur des groupes minoritaires longtemps dominés par le groupe majoritaire (par exemple, les Haïtiens en Amérique du Nord; Laperrière et al., 1994). Les modèles proposés par les tenants de la théorie de l'identité sociale (notamment Wilson et Ogbu) suggèrent que les tendances à stéréotyper et les réactions aux stéréotypes varient d'un groupe minoritaire à un autre.

L'un des paramètres fondamentaux de ces différences est la fierté éprouvée par les membres d'un groupe ethnique à l'endroit de leur culture. À la lumière de ces modèles, il sera intéressant de poser un regard sur les stéréotypes que des groupes minoritaires ayant une haute idée de leur culture, comme les Juifs, les Grecs et les Italiens vivant à Montréal, nourrissent envers la majorité.

Si les circonstances socio-historiques propres au Québec jouent un rôle sur le plan de la production de stéréotypes ethniques, la situation actuelle de la société québécoise foisonne en facteurs pouvant être responsables de la genèse de tels stéréotypes. Le flux migratoire grandissant peut rendre les groupes ethniques de moins en moins tolérants les uns envers les autres, et il est possible que les membres du groupe majoritaire (en l'occurrence les Québécois de souche canadienne-française) attribuent davantage de stéréotypes négatifs tant aux nouveaux arrivants qu'aux immigrants de vieille date. L'augmentation de la population urbaine dans un espace restreint, la compétition pour obtenir du travail et la diminution de la qualité du logement sont d'autres facteurs socio-culturels pouvant influencer la perception que chaque groupe a des autres.

Pourtant, le fait que les communautés minoritaires soient de plus en plus nombreuses à Montréal pourrait avoir un effet d'ouverture. Ainsi, selon certains chercheurs, dont Reich et Purbhoo (1975), l'augmentation de la fréquence des contacts interethniques peut théoriquement améliorer les rapports interculturels. Cependant, dans la

vie de tous les jours, les membres de divers groupes ethnoculturels peuvent se côtoyer sans avoir d'interaction réelle, comme le remarquent aussi Reich et Purbhoo (1975). En effet, même dans les milieux propices aux échanges interculturels, comme les collèges multiethniques, les relations entre les membres de communautés culturelles différentes demeurent la plupart du temps superficielles. De plus, l'augmentation de la fréquence des contacts ne va pas nécessairement de pair avec la réduction des stéréotypes. En effet, Allport (1954) et, plus récemment, Pettigrew (1997) ont proposé qu'il faut quatre conditions de base pour que les contacts intergroupes aient des répercussions positives sur les attitudes et les stéréotypes: l'égalité de statut, des buts communs, de la coopération intergroupe et le soutien des autorités.

Par ailleurs, Berry et Kalin (1995) relèvent que les Québécois francophones semblent moins bien disposés que les anglophones envers les communautés minoritaires, particulièrement quand ces dernières constituent une menace pour la langue française (Bolduc et Fortin, 1990). Ces constatations vont dans le sens de celles de Bowser (1985), selon lesquelles les stéréotypes ethniques sont l'expression des intérêts particuliers de chaque groupe.

La concurrence intergroupe peut également engendrer des stéréotypes ethniques. Selon Brewer (1979), l'impression d'avoir été lésé peut provoquer des réactions d'hostilité qui s'expriment par l'attribution de stéréotypes négatifs. Ces stéréotypes, vraisemblablement accompagnés d'antipathie envers les personnes perçues comme menaçantes, ont pour

but de permettre aux membres de chaque groupe de se valoriser et d'augmenter leur estime de soi individuelle et collective (Brewer, 1979; Sherif et Sherif, 1979).

Par ailleurs, la frustration est souvent productrice de stéréotypes. Ainsi, plusieurs chercheurs (Dollard, Doob, Miller, Mowrer et Sears, 1939; Zawadzki, 1948) ont souligné que la frustration entraîne un déplacement de l'hostilité vers un groupe qui, jouant alors le rôle de bouc émissaire, se voit attribuer des stéréotypes négatifs. Ces derniers servent à justifier et à rationaliser les pulsions hostiles. Toujours selon les mêmes chercheurs, les stéréotypes négatifs se présentent plus vite à l'esprit, sont davantage exprimés et reçoivent une interprétation plus négative chez un individu frustré que chez une personne sereine. Dans le même ordre d'idées, Esses et Zanna (1995) ont fait une étude qui a notamment révélé que les répondants chez lesquels on avait induit de la frustration décrivaient les Amérindiens et les Pakistanais en termes plus négatifs que les répondants chez lesquels on avait induit une certaine sérénité.

En ce qui concerne les répercussions potentielles du référendum québécois de 1995, il est possible que les différents groupes ethniques en présence aient ressenti, les uns envers les autres, un sentiment de frustration attribuable aux résultats extrêmement serrés du vote. Le caractère conflictuel d'une telle situation pourrait avoir poussé les membres de groupes ethniques à faire jouer aux membres d'autres groupes ethniques le rôle de boucs émissaires, de cibles permettant d'évacuer les sentiments de frustration (Ashmore, 1970). La description et

l'analyse des stéréotypes ethniques présents à la suite du référendum de 1995 s'inscrit donc dans une démarche de compréhension des difficultés rencontrées sur le plan des contacts interethniques dans la société québécoise contemporaine.

HYPOTHÈSES

Étant donné la dualité du statut du Québec, dans lequel les francophones constituent une majorité par rapport à la province mais une minorité par rapport au pays et au continent (Bourhis, 1994), on peut s'attendre à ce que les intérêts socio-économiques et culturels des membres de la majorité soient différents de ceux des membres des minorités ethniques, surtout en ce qui concerne le statut de la langue française. Par conséquent, on devrait observer un certain nombre de stéréotypes négatifs, dirigés tant vers les groupes minoritaires que vers le groupe majoritaire.

On peut supposer, comme première hypothèse, que les stéréotypes ethniques adoptés par les Québécois de souche canadienne-française, particulièrement en ce qui concerne les minorités d'allégeance anglophone reconnue (entre autres les Italiens, les Grecs et les Juifs), vont être plus négatifs que ceux attribués aux mêmes minorités par les Québécois de souche canadienne-anglaise.

Par ailleurs, on peut supposer, en guise de deuxième hypothèse, que les minorités concernées devraient montrer une disposition à attribuer plus de stéréotypes négatifs aux Québécois francophones de souche qu'aux Québécois anglophones de souche.

MÉTHODOLOGIE

Participants

La présente étude a été menée en 1997, soit deux ans après le plus récent référendum québécois sur la souveraineté. Elle s'intéresse aux attitudes que les membres de cinq groupes ethnoculturels vivant à Montréal ont les uns par rapport aux autres dans le contexte post-référendaire. La population ciblée est celle des cégeps multiethniques de Montréal. Les francophones de souche (n = 62) ont été choisis parce qu'ils forment le groupe de référence au Québec. Les anglophones de souche (n = 43) ont, quant à eux, été retenus parce qu'ils constituent le point de comparaison dans la plupart des études canadiennes. À titre d'exemple, mentionnons Berry qui, dans plusieurs de ses articles (1977, 1995), confirme que les francophones de souche ont davantage tendance que les anglophones à manifester des stéréotypes négatifs à l'égard des groupes minoritaires. Enfin, les Grecs (n = 21), les Juifs (n = 39) et les Italiens (n = 50) ont été choisis parce qu'ils constituent les minorités ethniques les plus importantes de Montréal sur le plan démographique.

Procédure

Un questionnaire pilote a été soumis à une dizaine de personnes ne participant pas à l'étude comme telle; le but de cette étape était de s'assurer que le questionnaire n'était ni trop long ni trop court et qu'il était facile à comprendre. Le questionnaire final a ensuite été rempli, durant les heures de cours, par les élèves de 13 classes de niveau collégial: neuf au collège Dawson, deux au collège Vanier et deux au collège de Maisonneuve. Les

questionnaires de 215 sujets (72 garçons et 143 filles, âge moyen = 18,5 ans, écart-type = 1,5 an) ont été retenus pour les analyses statistiques.

Instruments

Le questionnaire de la présente recherche comporte plusieurs outils de mesure: modèle bidimensionnel de l'identité, différenciateur sémantique, échelles de loyauté ethnique et d'identité situationnelle.

Le modèle bidimensionnel de l'identité, élaboré par Berry (1980), puis modifié par Lasry et Sayegh (1992 et 1993), permet de mesurer le style d'acculturation des répondants. Ceux-ci peuvent avoir choisi l'intégration, où tant l'identification à la société d'accueil que celle au groupe ethnoculturel d'origine est forte. D'autres auront adopté le mode de la marginalisation, c'est-à-dire qu'ils s'identifieront très peu et à la société d'accueil et à leur propre groupe ethnique. L'assimilation est le lot de ceux qui s'identifient fortement à la société d'accueil et très peu à leur propre groupe. Enfin, certains se situent dans le quadrant de l'ethnocentrisme: ils s'identifient presque exclusivement à leur propre culture, au détriment de celle de la société d'accueil.

Dans le cadre de cette recherche, on compare l'intensité des identifications au Canada, au Québec et au pays d'origine. Le modèle comprend donc trois questions d'identification (Jusqu'à quel point vous sentez-vous appartenir à votre groupe ethnoculturel? Jusqu'à quel point vous sentez-vous Canadien? Jusqu'à quel point vous sentez-vous Québécois?), dont la réponse s'exprime sur un continuum de 10 points

allant de «Pas du tout» à «Complètement». À des fins de comparaison, les deux questions du modèle original de Berry (Est-il important pour vous de conserver vos caractéristiques et votre identité culturelles? Est-il important pour vous d'établir et de maintenir des relations avec les Canadiens?), auxquelles on répond simplement par oui ou par non, ont aussi été incluses dans le questionnaire.

La loyauté vis-à-vis de la nation est mesurée par l'échelle de Zak (1973), qui représente en fait une autre façon de quantifier l'acculturation des minorités. Dans notre étude, elle permet de comparer la force de l'identification au pays d'origine avec celle de l'identification au Canada et au Québec. En ce sens, les résultats obtenus à l'aide de cette échelle viennent valider ceux découlant de l'application du modèle bidimensionnel de l'identité située. En se basant sur l'analyse factorielle de Zak, on a retenu six items de l'échelle originale, lesquels ont tour à tour été appliqués aux trois dimensions suivantes: loyauté à l'égard des Canadiens, à l'égard des Québécois et à l'égard du groupe ethnoculturel d'origine. Voici quelques-uns des items proposés aux répondants: ma destinée est étroitement liée à celle du Canada; quand un journal important insulte les membres de mon groupe ethnoculturel, je sens qu'il m'insulte; si je devais renaître, je souhaiterais naître Québécois. L'étudiant exprime son degré d'accord avec ces énoncés à l'aide d'une échelle graduée de 1 à 5 («Complètement en désaccord» à «Complètement d'accord»). Le coefficient alpha de Cronbach calculé pour l'ensemble des trois dimensions considérées est de 0.83. Il est par ailleurs intéressant de noter que les alphas spécifiques sont de 0.85 dans le cas de la loyauté

envers le Canada, de 0.94 dans celui de la loyauté à l'égard du Québec, et de 0.92 dans celui de la loyauté envers le groupe ethnoculturel d'origine, ce qui indique que, dans les trois cas, l'échelle a une très bonne consistance interne.

L'échelle de l'identité situationnelle, créée par Clément, Sylvestre et Noels (1991), mesure l'identification ethnique des immigrants dans diverses situations. Elle permet d'apprécier jusqu'à quel point les membres des groupes ethniques considèrent leur communauté comme le pôle d'attraction le plus puissant, tant sur le plan des valeurs que sur celui des relations sociales. On propose aux répondants une liste de dix situations de la vie quotidienne, que l'on répète trois fois: d'abord, pour l'identification à la société canadienne, ensuite, pour l'identification à la société québécoise, et enfin, pour l'identification à la société d'origine. Voici quelques-uns des items faisant partie de cette échelle: avec mes professeurs, je me sens canadien; à la maison, je me sens québécois; quand j'écoute les nouvelles ou quand je lis le journal, je me sens faire partie de mon groupe ethnoculturel. On répond à chaque item sur une échelle de 1 à 10 allant de «Pas du tout» à «Complètement». Le coefficient de Cronbach global est de .92, alors que les trois alphas spécifiques sont supérieurs à .90; la consistance interne de l'échelle est donc très bonne.

Finalement, le différenciateur sémantique (ici, 12 paires d'adjectifs avec une échelle de 7 points entre les membres de chaque paire) permet de quantifier la tendance à attribuer des caractéristiques négatives aux membres des groupes ethnoculturels étudiés. À titre d'exemple, voici

certaines des paires d'adjectifs qu'on a employées: modeste-vantard; poli-grossier; perspicace-crédule. Les coefficients alpha de Cronbach sont tous plus élevés que .79; la consistance interne de l'outil est donc forte. La majorité des analyses statistiques effectuées dans le cadre de cette recherche l'ont été à partir des résultats obtenus à l'aide de ce dernier outil.

RÉSULTATS

Deux faits principaux se dégagent des pourcentages obtenus à l'aide de la version modifiée, par Lasry et Sayegh, du modèle bidimensionnel de l'identité (tableau 1). D'une part, on remarque que les représentants des trois groupes minoritaires utilisent pour la plupart l'intégration ou l'ethnocentrisme comme modes d'acculturation. La proportion de répondants ayant choisi l'assimilation oscille entre 2% et 10%, et celle ayant opté pour la marginalisation varie de 2% à 14%. D'autre part, les proportions dans lesquelles l'intégration et l'ethnocentrisme ont été adoptés s'inversent selon que la société de référence est le Canada ou le Québec. En effet, Grecs, Juifs et Italiens se perçoivent, dans environ les trois quarts des cas, comme intégrés à la société canadienne; en revanche, les deux tiers d'entre eux se considèrent comme beaucoup plus proches de leur communauté d'origine que de celle du Québec — 62% à 68% des sujets ont choisi l'ethnocentrisme à l'égard du Québec.

Par ailleurs, si on compare les résultats obtenus avec, d'une part, les deux questions de Berry, et, d'autre part, les trois questions de Lasry (tableau 2) en regard du mode d'acculturation adopté par les membres des trois minorités ethniques face à la société canadienne, on se rend compte que la polarisation vers l'intégration est beaucoup plus forte avec le modèle de Berry (environ 90%) qu'avec le modèle de Lasry (environ 75%).

En consultant le tableau 3, on peut voir que la première hypothèse de cette recherche se trouve infirmée. En effet, on n'observe pas de

Tableau 1

**Styles d'acculturation d'étudiants de trois groupes minoritaires
selon leur identification au Québec ou au Canada**

Groupes ethnoculturels	Identification au ...	Styles d'acculturation			
		Marginalisation	Assimilation	Ethnocentrisme	Intégration
Italiens	Canada	2%	6%	16%	76%
	Québec	6%	2%	68%	24%
Grecs	Canada	10%	10%	5%	76%
	Québec	14%	5%	67%	14%
Juifs	Canada	8%	5%	13%	74%
	Québec	10%	3%	61%	26%

Tableau 2

**Comparaison des styles d'acculturation à la société canadienne
d'étudiants de trois groupes minoritaires
selon les modèles de Berry et de Lasry**

Groupes ethnoculturels	Modèles	Styles d'acculturation			
		Marginalisation	Assimilation	Ethnocentrisme	Intégration
Italiens	Berry	0%	0%	6%	94%
	Lasry	2%	6%	16%	76%
Greco	Berry	5%	5%	0%	91%
	Lasry	10%	10%	5%	76%
Juifs	Berry	0%	3%	8%	90%
	Lasry	8%	5%	13%	74%

différence significative entre les Canadiens anglais et les Canadiens français quant à leur perception des membres des trois minorités ethniques. Les moyennes des stéréotypes attribués, très semblables, oscillent entre 4,58 et 4,85 sur une échelle de 1 à 7, indiquant une perception positive des groupes évalués. Cependant, dans les trois cas, la valeur moyenne des stéréotypes attribués par les Canadiens anglais est légèrement plus élevée, et donc plus positive, que celle des stéréotypes attribués par les Canadiens français. Répétons toutefois que ces différences ne sont pas significatives.

Le tableau 4, quant à lui, confirme la seconde hypothèse de la recherche: les membres des trois minorités ethniques ont une perception significativement plus positive des Canadiens anglais que des Canadiens français ($p < .01$).

Par ailleurs, le tableau 5 montre que chacun des cinq groupes étudiés se donne une cote supérieure à celle que lui accordent les autres sur l'échelle du différenciateur sémantique. Seule exception: les Juifs donnent aux anglophones de souche un score très légèrement supérieur à celui que ces derniers s'allouent eux-mêmes. Le stéréotype que les francophones de souche se donnent est significativement plus positif que celui que les membres des trois minorités leur accordent. Il en va semblablement pour les Juifs: ils se donnent une cote significativement meilleure que celles que leur allouent les quatre autres groupes. Il est par ailleurs intéressant de noter que les Italiens se perçoivent de façon

Tableau 3
Stéréotypes, selon le différenciateur sémantique,
attribués aux trois groupes minoritaires par les
étudiants des deux groupes majoritaires

S t é r é o t y p e s attribués par les	Stéréotypes attribués aux		
	Italiens	Grecs	Juifs
Canadiens français	4,58	4,62	4,63
Canadiens anglais	4,71	4,81	4,85
test <i>t</i>	0,87	1,07	1,00

Note: L'échelle va de 1 à 7; les trois *t* ne sont pas significatifs

Tableau 4
Stéréotypes, selon le différenciateur sémantique,
attribués aux deux groupes majoritaires par les
étudiants des trois groupes minoritaires

Stéréotypes attribués par les	Stéréotypes attribués aux		test <i>t</i>
	Canadiens français	Canadiens anglais	
Italiens	3,86	4,77	6,17***
Grecs	4,05	4,78	2,82**
Juifs	4,28	5,03	4,55***

*** $p < .000$; ** $p < .01$

Note: L'échelle va de 1 à 7.

Tableau 5
Stéréotypes, selon le différenciateur sémantique,
attribués par les cinq groupes d'étudiants
aux cinq groupes ethnoculturels

Stéréotypes attribués par les	Stéréotypes attribués aux				
	Canadiens français	Canadiens anglais	Italiens	Grecs	Juifs
Canadiens français	<u>4,88</u>	4,54	4,58	4,62	4,63
Canadiens anglais	4,54	<u>4,98</u>	4,71	4,81	4,85
Italiens	3,86	4,77	<u>5,31</u>	4,45	4,45
Grecs	4,05	4,78	4,81	<u>5,16</u>	4,50
Juifs	4,28	5,03	4,94	4,77	<u>5,45</u>

Note: L'échelle va de 1 à 7.

significativement plus positive que ne le font les membres des deux groupes majoritaires.

Le tableau 6, lui, révèle une dichotomie flagrante en ce qui concerne la loyauté envers le Canada, d'une part, et envers le Québec, d'autre part. En effet, les Canadiens français se démarquent nettement des quatre autres groupes à l'étude: à un seuil hautement significatif ($p < .001$), ils ressentent moins de loyauté que les autres par rapport à la société canadienne, et davantage par rapport à la société québécoise. Par ailleurs, les membres des trois minorités ethnoculturelles se sentent significativement plus loyales envers leur groupe d'origine que ne le font les membres des deux groupes majoritaires. Notons, pour l'anecdote, que les Canadiens français de souche québécoise sont plus attachés au Québec qu'à leur propre groupe d'origine; de la même façon, les Canadiens anglais de souche québécoise se sentent davantage liés au Canada qu'à leur groupe d'origine. Toutefois, ces différences ne sont pas significatives.

Finalement, le tableau 7 présente les résultats obtenus en regard de l'identification situationnelle par rapport au Canada, au Québec et au groupe d'origine. Il indique les mêmes tendances que le tableau 6: les Canadiens français s'identifient significativement moins à la société canadienne que les autres groupes (hormis les Grecs), mais significativement plus à la société québécoise. Par ailleurs, les Canadiens anglais et les Juifs se sentent plus canadiens que les Grecs, les Italiens et les Canadiens français, et ce, à un niveau significatif. Enfin, aucune différence

Tableau 6
Sentiment de loyauté des cinq groupes de répondants envers le Canada,
le Québec et leur propre communauté d'origine

Répondants	Canada	Québec	Groupe d'origine
Canadiens français	2,90	3,81	3,54
Canadiens anglais	3,86	2,64	3,57
Italiens	3,51	2,19	4,24
Grecs	3,52	2,06	4,08
Juifs	3,44	2,31	4,37

Note: L'échelle va de 1 à 5.

Tableau 7
Identification situationnelle des cinq groupes de répondants envers
le Canada, le Québec et leur propre communauté d'origine

Répondants	Canada	Québec	Groupe d'origine
Canadiens français	4,85	7,01	7,16
Canadiens anglais	8,08	3,03	7,23
Italiens	6,20	2,39	7,38
Grecs	5,77	1,87	6,30
Juifs	6,55	2,37	7,73

Note: L'échelle va de 1 à 10.

significative n'est observée sur le plan de l'identification situationnelle au groupe d'origine.

DISCUSSION

Les résultats présentés dans le tableau 1 montrent clairement que l'acculturation est un phénomène bidimensionnel plutôt que linéaire. Ainsi, peu d'étudiants appartenant aux trois minorités ethniques concernées se considèrent comme assimilés aux sociétés canadienne et québécoise; au contraire, la grande majorité d'entre eux se classent dans le quadrant «intégration» en regard de la communauté canadienne et dans le quadrant «ethnocentrisme» en ce qui concerne la communauté québécoise. Cela indique, du moins dans le cas de l'identification au Canada, que l'on peut très bien s'identifier fortement à la fois à la culture d'origine et à la culture de la société d'accueil (intégration). L'immigrant ne perd pas forcément son identité ethnique au profit d'une identification à la société où il s'implante. Brami et Lasry (1999) ont obtenu des résultats de même nature auprès de cégépiens juifs sépharades.

Le même tableau révèle également que, du moins dans le cas des Italiens, des Grecs et des Juifs, les membres des minorités ethniques de Montréal préfèrent, et de beaucoup, s'identifier à la société canadienne plutôt qu'à la québécoise. Ces résultats concordent avec ceux obtenus par différents chercheurs, dont Brami et Lasry (1999). Pourquoi en est-il ainsi? Probablement parce que, d'une part, le Québec est une province canadienne et qu'il est plus valorisant et plus sécurisant, pour des membres de minorités ethnoculturelles, de s'identifier à un grand ensemble plutôt qu'à un plus petit. D'autre part, l'anglais étant la langue

internationale du commerce et de la communication, il est plus facile, en l'adoptant, de se trouver un emploi et de s'intégrer socialement.

Si on compare maintenant les indices d'acculturation à la société canadienne proposés par Lasry d'une part et par Berry d'autre part, on s'aperçoit que, dans les deux cas, l'intégration est le mode d'acculturation le plus choisi. La polarisation vers l'intégration est cependant plus forte dans le cas du modèle de Berry, probablement parce que ses deux questions sont plus sujettes à susciter un sentiment de désirabilité sociale chez les répondants. Il apparaît donc que le modèle de Lasry, étant donné la variété de réponses qu'il suscite, donne un reflet plus exact du degré d'identification.

Les résultats exposés dans le tableau 3 infirment la première hypothèse; ainsi, les étudiants canadiens français n'ont pas, comme il avait été proposé, une perception significativement plus négative des trois groupes minoritaires que les étudiants canadiens anglais. Toutefois, il est important de mentionner qu'une certaine proportion (24%) des répondants canadiens français sont des cégépiens qui fréquentent des établissements multiethniques anglophones (Dawson, Vanier). Les Canadiens français qui suivent leurs cours dans ces collèges sont souvent en contact avec des membres de minorités ethniques, ce qui pourrait expliquer leur plus grande ouverture à l'égard de ceux-ci. Par ailleurs, ces étudiants évoluent dans un milieu où le pluralisme est généralement valorisé; il est logique, par conséquent, qu'ils perçoivent assez positivement les minorités ethnoculturelles. Cela étant dit, il ne faut pas

passer sous silence le fait que 76% des Canadiens français interrogés fréquentent le collège de Maisonneuve, qui n'est pas, à proprement parler, un établissement multiethnique. On peut donc suggérer que l'échantillon est assez représentatif de la population globale des francophones de souche suivant des cours dans des cégeps de Montréal, mais qu'il n'est probablement pas représentatif de toute la population québécoise francophone de Montréal ou de la province.

Le tableau 4, quant à lui, confirme la seconde hypothèse: les Italiens, les Grecs et les Juifs ont une perception plus négative des Canadiens français de souche que des Canadiens anglais de souche. Le référendum a-t-il eu un effet sur l'ampleur des stéréotypes ethniques dirigés des groupes minoritaires vers le groupe majoritaire? Comme les données ont été recueillies en 1997, soit deux ans après la consultation populaire, et qu'il n'existe pas de données préférées auxquelles on aurait pu les comparer, il est difficile d'affirmer que la perception plus négative que les minorités ont à l'égard des Canadiens français est directement attribuable à la tenue du référendum.

On peut considérer ces résultats sous un autre angle. Ainsi, l'échelle du différenciateur sémantique s'étend de 1 à 7, et son point milieu est 4. Comme les Italiens, les Grecs et les Juifs accordent autour de 4 aux Canadiens français, il ne s'agit pas tant d'une dévalorisation du Québécois francophone de souche que d'une valorisation du Québécois anglophone de souche, dont le score moyen est d'environ 5. Cette différence de 1 point peut sembler petite mais, étant donné que les gens ont tendance à donner

des cotes avoisinant le centre des échelles plutôt que les extrémités, elle est en fait substantielle et hautement significative.

Le tableau 5 présente l'ensemble des scores obtenus à l'aide du différenciateur sémantique. On peut y observer, outre les résultats concluants exposés dans les tableaux 3 et 4, plusieurs détails intéressants. D'abord, chacun des groupes, à une exception près, se donne un meilleur score que celui qu'il accorde aux quatre autres communautés concernées. Il est intéressant d'ajouter ici que cette tendance est plus forte chez les trois minorités (Italiens = 5.31, Grecs = 5.16, Juifs = 5.45) que chez les deux groupes majoritaires (Canadiens français = 4.88, Canadiens anglais = 4.98). Ce phénomène se produit régulièrement chez les communautés ethnoculturelles minoritaires qui ont une très haute estime de leur culture. Non seulement les membres de ces communautés sont-ils intrinsèquement fiers de leurs origines, mais ils doivent en outre rehausser quelque peu leur image en regard d'eux-mêmes et de leur groupe ethnique, de façon à atténuer l'effet de leur appartenance à un groupe minoritaire, donc vulnérable. On remarque par ailleurs que les Juifs montrent une propension globale à donner un score positif aux autres groupes. La désirabilité sociale, peut-être plus marquée chez les Juifs que chez les autres, explique partiellement ces résultats. De plus, au début des années 80, des tentatives de rapprochement ont eu lieu entre les communautés francophone et juive, ce qui peut expliquer pourquoi les membres de cette dernière accordent un score de 4.28 aux Canadiens français, alors que les Italiens ne leur accordent que 3.86, et les Grecs, 4.05. Enfin, les Juifs sont établis à Montréal depuis un plus grand nombre de

générations que les Italiens et les Grecs; ils ont donc côtoyé plus longtemps les Canadiens français, ce qui pourrait expliquer en partie pourquoi ils ont une meilleure opinion de ceux-ci.

Le même tableau montre que les trois groupes ethnoculturels minoritaires étudiés se considèrent les uns les autres de façon assez neutre. Autrement dit, ce n'est pas parce qu'on fait partie d'une minorité qu'on juge plus favorablement une autre minorité. Cela s'explique au moins partiellement par le fait que les Juifs, les Grecs et les Italiens de Montréal n'ont pas réellement développé de réseau social entre leurs communautés respectives.

Quant au tableau 6, il confirme de façon indirecte l'hypothèse stipulant que les trois minorités ethnoculturelles montrent des stéréotypes significativement plus négatifs envers les Canadiens français qu'à l'égard des Canadiens anglais. En effet, on peut aisément voir à l'aide de ce tableau que les Italiens, les Grecs et les Juifs font preuve, envers le Canada, d'une loyauté très nettement supérieure à celle qu'ils montrent à l'égard de la société québécoise. Cela peut expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi les membres des trois minorités à l'étude ont une opinion significativement plus positive des Canadiens anglais, qu'ils associent évidemment au Canada, qu'aux Canadiens français, qu'ils associent davantage au Québec. Cependant, le tableau n'indique qu'une relation entre la loyauté et le stéréotype, et en aucun cas un lien de cause à effet. S'il s'agissait d'un lien de ce type, il faudrait en effet déduire que les Canadiens français, qui font preuve d'une loyauté significativement plus

élevée envers le Québec qu'à l'égard du Canada, devraient avoir une idée plus négative que les Canadiens anglais à propos des minorités ethniques d'allégeance anglophone et canadophile, ce qui n'est pas le cas. Notons au passage que, chez les Canadiens français, la différence existant entre le degré de loyauté envers le Québec (3,81) et le degré de loyauté à l'égard du Canada (2,90), toute significative qu'elle soit, est plus petite que chez les Canadiens anglais, les Juifs, les Italiens et les Grecs. Ces résultats, bien que moins probants que ceux décrits dans les tableaux 3 et 4, vont dans le même sens que ces derniers: ils infirment la première hypothèse de travail et apportent un soutien indirect à la seconde.

On voit par ailleurs dans ce tableau que, si les membres des trois minorités montrent une loyauté beaucoup plus élevée à l'égard du Canada qu'à l'égard du Québec, ils font également preuve, quoique dans une moindre mesure, d'une loyauté plus élevée envers leur groupe d'origine qu'à l'égard du Canada. Ce résultat laisse supposer que, quand on parle du pays d'accueil plutôt que du peuple, les groupes ethnoculturels minoritaires se sentent un peu moins concernés. En un mot comme en cent, les Grecs, les Juifs et les Italiens se sentent probablement plus proches des Canadiens que du Canada.

Dans un autre ordre d'idée, on constate, toujours dans le tableau 6, que les deux groupes majoritaires montrent une loyauté légèrement plus élevée à l'égard de leur pays (ou de leur province) qu'à l'égard de leur groupe d'origine. Cela peut sembler contradictoire; en effet, pourquoi les Canadiens français feraient-ils preuve d'une loyauté supérieure envers le

Québec, où ils habitent, qu'envers le groupe des Canadiens français, dont ils font pourtant partie? Et pourquoi les Canadiens anglais témoigneraient-ils d'une loyauté plus élevée à l'égard du Canada, leur pays, qu'à l'égard du groupe des Canadiens anglais, auquel ils appartiennent? Peut-être parce que, malgré les apparences, les deux groupes majoritaires du Québec sont plus attachés qu'on ne le croit au caractère multiethnique de leur pays et de leur province. En d'autres mots, peut-être que les Canadiens français et les Canadiens anglais, même s'ils aiment particulièrement ceux qui font partie du même groupe qu'eux, aiment bien aussi que leur pays, leur province et leur ville soient constitués d'une mosaïque ethnoculturelle intéressante.

Dans le tableau 7, enfin, on décèle la même dichotomie que dans le tableau 6: les Canadiens français s'identifient significativement plus au Québec qu'au Canada, alors que pour les Juifs, les Grecs, les Italiens et les Canadiens anglais, c'est l'inverse. Comme l'échelle utilisée ici concerne des situations de la vie quotidienne, elle est probablement plus révélatrice de la réalité immédiate que l'échelle de loyauté de Zak, qui elle, s'attarde davantage à des questions d'ordre général. On peut en conclure que les résultats obtenus ici reflètent, au moins indirectement, la façon dont les répondants perçoivent leurs collègues de classe et leurs professeurs de différentes appartenances ethniques.

Les tendances étant sensiblement les mêmes dans ce tableau que dans le précédent, nous référons le lecteur à la discussion élaborée un peu plus haut. Contentons-nous de noter ici que, sur l'échelle de

l'identification situationnelle, les Canadiens français ne montrent plus de différence significative, comme c'était le cas sur l'échelle de loyauté, entre l'identification au groupe d'origine et l'identification au Québec. En revanche, les Canadiens anglais accusent une différence accrue, par rapport à celle obtenue sur l'échelle de loyauté, entre l'identification au groupe d'origine et l'identification au Canada. Cela permet de supposer que les Canadiens anglais considèrent, plus que les Canadiens français, la diversité culturelle comme étant un atout important pour l'épanouissement de leur pays.

CONCLUSION

La première hypothèse formulée dans le cadre de cette recherche a été infirmée par les résultats obtenus. En effet, les étudiants Canadiens français de souche ne semblent pas attribuer des stéréotypes plus négatifs aux Grecs, aux Juifs et aux Italiens que ne le font les étudiants Canadiens anglais de souche. En fait, même si le stéréotype global tel que mesuré par le différenciateur sémantique est légèrement moins positif dans le cas des Canadiens français, les différences n'atteignent en aucun cas un niveau significatif. La seconde hypothèse, quant à elle, est confirmée: les membres des trois minorités ethniques étudiées attribuent des stéréotypes moins positifs aux Canadiens français qu'aux Canadiens anglais, et ce, à un niveau significatif.

Toutefois, il faut apporter un certain nombre de nuances à ces résultats. D'abord, il est clair que, la situation décrite ici remontant déjà à cinq ans, elle ne peut prétendre être un reflet exact des relations qui prévalent en ce moment entre les membres des cinq groupes étudiés. En second lieu, il est important de comprendre que les résultats de la présente étude s'appliquent strictement à une population d'étudiants montréalais fréquentant des établissements collégiaux (cégeps), et qu'ils ne sauraient par conséquent être étendus à l'ensemble de la population de la province.

Ceci nous amène tout naturellement à proposer de nouvelles voies de recherche. Il serait notamment fort intéressant de faire une nouvelle étude du même genre que celle-ci, mais avec un échantillon différent. On

pourrait par exemple s'intéresser aux stéréotypes attribués aux groupes ethniques minoritaires par les Canadiens français de milieu rural. Encore plus utile serait l'analyse des perceptions qui existent dans l'ensemble des couches de la population montréalaise. Un tel travail permettrait d'obtenir un tableau réaliste et global de la situation qui prévaut à Montréal et, partant, d'élaborer des stratégies efficaces de rapprochement des divers groupes ethniques de cette ville. Par ailleurs, advenant un nouveau référendum sur la souveraineté du Québec, les données qu'on trouve dans la présente recherche pourraient être utilisées pour faire une comparaison pré-post de la nature et de l'ampleur des stéréotypes ethniques chez les cégepiens de Montréal.

RÉFÉRENCES

- Allport, G.W. (1954). The nature of prejudice. Reading, MA: Addison-Wesley.
- Ashmore, R.D. (1970). Prejudice: causes and cures. In B.E. Collins (Ed.), Social Psychology. Reading, États-Unis: Addison-Wesley.
- Berry, J.W., Kalin, R. et Taylor, D.M. (1977). Multiculturalism and ethnic attitudes in Canada. Ottawa: Ministry of Supply.
- Berry, J.W. (1980). Acculturation as varieties of adaptation. In A. Padilla (Ed.), Acculturation, theory, models, and some new findings. Colorado: Westview Press Inc.
- Berry, J.W. et Kalin, R. (1995). Multicultural and ethnic attitudes in Canada: An overview of the 1991 national survey. Canadian Journal of Behavioral Sciences, 27, 301-320.
- Bolduc, D. et Fortin, P. (1990). Les francophones sont-ils plus xénophobes que les anglophones au Québec? Une analyse quantitative exploratoire. Canadian Ethnic Studies, 22, 54-77.
- Bourhis, R.Y. (1994). Ethnic and language attitudes in Quebec. In J.W. Berry et J.A. Laponce (Eds), Ethnic and culture in Canada (322-360). Toronto: University of Toronto Press.

Brami, P. et Lasry, J.C. (1999). Acculturation and Ethnic Identity among Sephardic College Students in Montreal. In J.C. Lasry, J. Ader et K. Dion (Eds), Latest contributions to cross-cultural psychology (65-74). Lisse: Swets and Zeitlinger.

Brewer, M.B. (1979). In-group bias in the minimal group situation: a cognitive motivation analysis. Psychological Bulletin, 86, 307-324.

Clement, R., Sylvestre, A. et Noels, K. (1991). Modes d'acculturation et identité située: le cas des immigrants haïtiens de Montréal. Études ethniques au Canada, 23, 81-94.

Cohn, W. (1977). English and French Canadians opinion on Jews and Israel: some poll data. Canadian Ethnic Studies, 2 (2), 31-48.

Dollard, J., Doob, L.W., Miller, N.E., Mowrer, O.H. et Sears, R.R. (1939). Frustration and aggression. New Haven, États-Unis: Yale University Press.

Esses, V. et Zanna, M. (1995). Mood and the expression of ethnic stereotypes. Journal of Personality and Social Psychology, 69 (6), 1052-1068.

Fiske, S.T. et Neuberg, S.L. (1990). A continuum model of impression formation: from category-based to individuating processes as a function of information, motivation and attention. In M.P. Zanna (Ed.), Advances in experimental social psychology, 23, 1-74. New York: Academic Press.

Hamilton, D.L. et Sherman, S.J. (1989). Illusory correlations: implications for stereotype theory and research. In D Bar-Tal, C.F. Graumann, A.W. Kruglansky et W. Stroebe (Eds), Stereotypes and prejudice: changing conceptions, 59-82. New York: Springer-Verlag.

Katz, D. et Braly. K. (1933). Racial stereotypes in one hundred college students. Journal of Abnormal and Social Psychology, 28, 280-290.

Laperrière, A. et al. (1994). Mutual perceptions and interethnic strategies among French, Italian and Haitian adolescents of a multiethnic school in Montreal. Journal of Adolescent Research, 9 (2), 193-217.

Lasry, J.C. et Sayegh, L. (1992). Developing an acculturation scale: a bidimensionnal model. In N. Grizenko, L. Sayegh et P. Migneault (Eds.), Transcultural issues in child psychiatry. Montréal: Editions Douglas.

Lee, Y., Jussim, I. et McCauley, C.R. (Eds). (1995). Stereotype accuracy. Washington, DC: American Psychological Association.

Lin, M.H. et Fiske, S.T. (1999). Attitudes toward Asian Americans: developing a prejudice scale. University of Massachusetts at Amherst.

Linville, P.W, Fischer, G.W. et Salovey, P. (1989). Perceived distributions of the characteristics of in-group and out-group members: empirical evidence and a computer simulation. Journal of Personality and Social Psychology, 57, 165-188.

Lippman, W. (1922). Public opinion. New York: Harcourt Brace.

Maisonneuve, J. (1973). Introduction à la psychologie. Paris: P.U.F.

Neudorfer, S. (1988). Attitudes toward Jews of secondary students in two Montreal high schools. Mémoire de maîtrise, département des Sciences de l'éducation, Université McGill, Montréal.

Operario, D. et Fiske, S.T. Stereotypes: content, structures, processes and context. In Brown, R. et Gaertner, S. (2001). Intergroup processes. Blackwell Publishers Ltd.

Pettigrew, T.F. (1997). Generalized intergroup contact effects on prejudice. Personality and Social Psychology Bulletin, 5, 461-476.

Reich, C. et Purbhoo, M. (1975). The effect of cross-cultural contact. Canadian Journal of Behavioral Sciences, 7 (4), 313-327.

Sayegh, L. (1993). Immigration, acculturation et santé mentale: les Libanais à Montréal. Thèse de doctorat, département de psychologie, Université de Montréal, Montréal.

Sayegh, L. et Lasry, J.C. (1993). Immigrants' adaptation in Canada: Assimilation, acculturation, and orthogonal cultural identification. Canadian Psychology, 34, 98-109.

Schopler, J. et Insko, C.A. (1992). The discontinuity effect in interpersonal and intergroup situations: generality and mediation. In W. Stroebe et M. Hewstone (Eds), European review of social psychology, 3, 121-151.

Chichester, UK: Wiley.

Sherif, M. et Sherif, C.W. (1979). Research on intergroup relations. In W.G. Austin et S. Worchel (Éds), The social psychology of intergroup relations. Monterey, Californie: Brooks/Cole.

Smith, E.R. et Zarate, M.A. (1990). Exemplar and prototype use in social categorization. Social Cognition, 8, 243-262.

Snyder, M. (1992). Motivational foundations of behavioral confirmation. In M.P. Zanna (Ed.), Advances in experimental social psychology, 25, 67-114. San Diego, CA: Academic Press.

Steele, C.M. et Aronson, J. (1995). Stereotype vulnerability and the intellectual test performance of African-Americans. Journal of Personality and Social Psychology, 69, 797-811.

Tajfel, H. et Turner, J.C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In S. Worchel et W.G. Austin (Eds), Psychology of intergroup relations. Chicago: Nelson.

Taylor, S.E. et Fiske, S.T. (1978). Salience, attention and attribution: top of the head phenomena. In L. Berkowitz (ed.), Advances in experimental social psychology, 11, 249-288.

Weinfeld, M. (1980), The Jews of Quebec: Perceived antisemitism, segregation and emigration. Jewish Journal of Sociology, 22, 5-15.

Zak, I. (1973). Dimensions of Jewish-American identity. Psychology Reports, 33, 891-900.

Zawadzki, B. (1948). Limitations on the scapegoat theory of prejudice. Journal of Abnormal and Social Psychology 43, 127-141.